

Anhang.

Friedrich II., der Große, König von Preußen (1712—1786).

Quelle: Bernhard Seuffert, Deutsche Literaturdenkmale des 18. u. 19. Jahrhunderts. Nr. 16.

Aus der Schrift „De la littérature allemande; des défauts qu'on peut lui reprocher; quelles en sont les causes; et par quels moyens on peut les corriger. A Berlin 1780“.

.. Jetons à présent un coup d'œil sur notre patrie: j'entends parler un jargon dépourvu d'agrément que chacun manie selon son caprice, des termes employés sans choix; les mots propres et les plus expressifs négligés, et le sens des choses noyé dans des mers épisodiques. Je fais des recherches pour déterrer nos Homères, nos Virgiles, nos Anaérons, nos Horaces, nos Démosthènes, nos Cicérons, nos Thucydides, nos Tites-Lives; je ne trouve rien, mes peines sont perdues. Soyons donc sincères, et confessons de bonne foi que jusqu'ici les belles-lettres n'ont pas prospéré dans notre sol. . . Quant aux belles-lettres, convenons de notre indigence. Tout ce que je puis vous accorder sans me rendre le vil flatteur de mes compatriotes, c'est que nous avons eu dans le petit genre des fables un Gellert, qui a su se placer à côté de Phèdre et d'Ésope; les poésies de Canitz sont supportables, non de la part de la diction, mais plus en ce qu'il imite faiblement Horace. Je n'omettrai pas les idylles de Gessner qui trouvent quelques partisans; toutefois permettez-moi de leur préférer les ouvrages de Catulle, de Tibulle et de Propertce.

Je ne vous parle pas du théâtre allemand. Melpomène n'a été courtisée que par des amants bourrus, les uns guindés sur des échasses, les autres rampants dans la boue, et qui tous rebelles à ses lois, ne sachant ni intéresser ni toucher, ont été rejetés de ses autels. Les amants de Thalie ont été plus fortunés; ils nous ont fourni du moins une vraie comédie originale; c'est le *Postjug* dont je parle: ce sont nos mœurs, ce sont nos ridicules que le poète expose sur le théâtre; la pièce est bien faite. Si Molière avait travaillé sur le même sujet, il n'aurait pas mieux réussi. . .

Il faut commencer par perfectionner la langue; elle a besoin d'être limée et rabotée: elle a besoin d'être maniée par des mains habiles. La clarté est la première règle que doivent se prescrire ceux qui parlent et qui écrivent, parce qu'il s'agit de peindre sa pensée ou d'exprimer ses idées par les paroles. A quoi servent les pensées les plus justes, les plus fortes, les plus brillantes, si vous ne les rendez intelligibles? Beaucoup de nos auteurs se complaisent dans un style diffus; ils entassent parenthèse sur parenthèse; et souvent vous ne trouvez qu'au bout d'une page entière le verbe d'où dépend le sens de toute la phrase; rien n'obscurcit plus la construction; ils sont lâches au lieu d'être abondants, et l'on devinerait plutôt l'énigme du Sphinx que leur pensée. . .